

‘Le corps et l’idée’ ou les simulacres d’incarnation : Le cas de la linguistique cognitive

Jean-Baptiste Guignard

Centre for cognitive research (CRED, E.A. COSTECH)

Université de Technologie de Compiègne

L’amorce d’un modèle voco-corporel fondé sur le balancement, compris soit en tant que modélisateur syntaxique, soit en tant que support à l’émergence du sens, appelle distinctement un questionnement de la notion de corporéité telle qu’elle est développée dans les sciences du langage. Loin de faire l’objet d’une adhésion massive – bien au contraire, elle est ignorée en regard de la rupture épistémologique qu’elle voudrait engendrer – la problématique corporéiste survient ici et là dans une discipline portée par les restrictions d’objet qui légitiment son existence (*i.a.* l’objet-langue, les langues naturelles, le langage au travers de celles-ci) et/ou confrontée à des impératifs opératoires souvent computationnels (e.g. ontologies, TALN, corpus de large échelle). L’apparition de l’*embodiment* dans les disciplines éparses des sciences cognitives, motivée tant par desideratum contestataire que par souci scientifique, a historiquement permis que le corps se manifeste au langage par le truchement (parfois inavoué) du conceptualisme. La linguistique cognitive (LC), épigonique par son ralliement tardif à la psychologie roshéenne, s’est donnée pour ambition de sortir du dogme chomskyen en intégrant la qualité « sensorimotrice » du sens – notion munificente s’il en est, qui permet toutefois d’assurer à la LC une originalité historique indéniable. Frontalement adverse aux principes de génération et de transformation, elle s’est rapidement distinguée par un ensemble de propriétés oppositives, niant l’approche innéiste et descendante (*top-down*) que revendique la linguistique cartésienne, cristallisée par le syntactocentrisme du programme minimaliste (Chomsky, 1995). Appelant de ses vœux une forme de réalisme incarné (Lakoff et Johnson, 1999), la LC recourt à diverses formes d’*embodiment*, dont celui plus radical de Maturana et Varela (1980, 1987) qui entend substituer les représentations mentales (copies du monde par mimesis, corrélats d’attributs objectifs, etc.) par des couplages structurels entre une entité toujours inscrite dans le flux de sa constitution et l’environnement qui permet cette constitution dans un rapport égalitaire (« co-constitution »). La LC est donc pionnière dans le paysage des sciences du langage par ce recours systématisé au fondement sensorimoteur du sens.

Pourtant, cet article voudrait montrer que le *réalisme incarné*, qui fonde la LC en tant que théorie du langage, est un nativisme qui fait de la représentation (mentale, interne) un « voile d’idées¹ » obscurcissant l’appréhension du monde (réel, objectif) par l’individu (partial, subjectif). Nous voulons mettre en relief la conséquence immédiate d’un tel positionnement, *id est* la réduction de l’analyse linguistique à l’étude des réseaux lexico-conceptuels qui motivent la langue et son organisation. Le sujet cognitif (ou conceptualisateur) fait alors figure de centre épistémique duquel tout dépend – ses connaissances, voilées par des filtres idéels, conditionnent la constitution du sens, son intercompréhension (symétrique) et la physionomie de la langue. Ainsi, contrairement à

¹ Varela *et al.*, 1993, p. 196.

la majorité de ses descripteurs², nous voulons inscrire la LC sous l'égide contestée du computationnalisme. Sa volonté de vérification des représentations internes *a posteriori* contre un tangible extérieur n'exclut pas la reconnaissance de traits prédonnés (extrinsèques) : l'individu reste un système hétéronome sujet aux variations de mécanismes extérieurs, et l'information un ensemble pré-spécifié, une entrée (*input*) d'un système cognitif. Les connaissances sont en conséquence des miroirs « affaiblis » de la nature, dont la cohérence interne rendrait compte de processus de traitement, de biais de représentation d'un réseau d'informations préalable. Les hiérarchies et les structures langagières en seraient le premier révélateur.

En contrepoint de notre propos se place donc la langue, devenue constructique, dont le caractère supposément ontologique³ impose à la LC de recourir à une identification équivoque du sens et de la matière conceptuelle. La tension entre la plasticité attendue des signes (conséquence de la conception encyclopédique de la structure sémantique) et le postulat de l'existence même d'un constructique, résulte en l'effacement des niveaux traditionnels de la langue et du discours et révèle un paradoxe méthodologique possiblement imputable à la tradition, marquée en LC, des théories de la phrase. De cette ontologie de la langue, découlent des possibilités discutables, comme la défektivité des signes (la partie du discours est une unité symbolique) ou l'isomorphie du sens et des espaces conceptuels, justifiée à partir des méthodes empiristes de la catégorisation naturelle empruntées à la psychologie cognitive des années 1970. Depuis la perspective de la linguistique, ces difficultés semblent rémanentes. Pourtant, toutes concourent à mettre en cause un nœud épistémologique, oscillant entre les traditions philosophiques desquelles la linguistique cognitive se dit héritière et les pratiques empiristes qui contraignent la description de son objet et, toute proportion gardée, façonnent cet objet. Nous voulons alors corrélérer le modèle grammatical de la LC et les postures qui le modèlent, en soulignant les dissonances que laisse la multiplicité des problématiques qu'elle entend traiter uniformément. Du réalisme incarné, qui voudrait jauger le rapport indirect de l'individu au monde, dépend le constructique dont les unités exhibent des propriétés immuables (F/S) en dépit de différences de complexité patentes (morphème, proposition).

1. *Le dogme idéal*

Ce que la linguistique cognitive dénomme « conception objectiviste du langage », dont elle entend d'ailleurs s'écarter, correspond en tout point à une forme particulière de réalisme ontologique. Par le concept (l'idée), qu'elle considère être

² Varela *et al* (1993, p. 241) eux-mêmes considèrent les approches de Johnson (1987) et Rosch *et al* (1976) comme des alternatives viables aux modèles représentationalistes. Les chapitres 2 et 3 de notre travail entendent montrer qu'ils ont paradoxalement permis l'inverse en linguistique.

³ Nous parlons ici d'ontologie (et d'ontologie de la langue) en nous écartant du sens métaphysique de la théorie de l'être, optant pour l'acception plus étymologique [*ontos, logia*] de *l'étude de ce qui est*, et souvent de *ce qui est donné*. Ainsi la langue en tant qu'entité abstraite *existerait*-t-elle. Suivant le tournant neuronal de la LC (Lakoff et Johnson, 1999), elle est aussi structurée à partir de simulations mentales de l'action sur le *réel* (Bergen *et al*, 2004). Nous abordons toutefois l'ontologie (au sens traditionnel) dans une discussion du réalisme incarné.

l'interface du monde et de l'esprit, elle tempère l'ontologie et s'inscrit médiatement dans le courant idéaliste.

1.1. Objectivisme et internalisme

Putnam (1981, p. 49) assimile la position objectiviste à une métaphysique logique et externaliste, selon laquelle le monde consisterait en une quantité déterminée d'objets figés – les objets réels, objectifs du monde, existant indépendamment de leur perception, ou de leur appréhension⁴. Suivant cette perspective (réalisme métaphysique), il n'existe qu'une description adéquate et *vraie* du monde, et l'étude du langage qui en découle est alors inévitablement vériconditionnelle et logique. Ce rapport à la vérité comme condition de validation d'un contenu propositionnel implique qu'il y ait des systèmes de correspondances entre les mots d'une part et les pensées, signes et référés du monde « externe » d'autre part. Cette perspective est dite externaliste, parce qu'elle vise l'objectivité désincarnée d'une analyse en troisième personne. A son opposé, la position internaliste (réalisme interne), défendue par Putnam, atténue la puissance de la notion de vérité, en lui préférant un système de représentations mentales idéalisées, et coordonnées à l'articulation de nos croyances et de nos expériences, ces dernières étant elles-mêmes des représentations. Le monde, et conséquemment le sens, n'est plus soumis à des vérités données, mais à des systèmes de valeurs individuels variablement partagés (ibid., p. 50). Le problème de la référence est ainsi évité, puisque les objets du monde sont abstraits et que la perception, constituée des expériences variables des sujets cognitifs, leur est entièrement relative. On a là, en somme, un réalisme métaphysique sans rapport directement naturalisant et vrai au monde. Les individus scindent, classent et concatènent un monde perçu et conséquemment discrétisé. Les signes ne sont donc plus immuablement associés à des objets naturels (même si ces objets existent). Il est toutefois permis de généraliser des associations mot/objet puisque les signes, comme les concepts, sont internes. On peut alors se prêter au jeu des associations sémantico-conceptuelles. Le réalisme internaliste est alors caractérisé par (1) la reconnaissance d'un monde externe, hors des sujets percevant, (2) le liage systématique entre la structure conceptuelle et le monde au moyen de l'expérience quotidienne (le rapport de l'individu à son environnement ne peut pas, quant à lui, être exclusivement interne), (3) la redéfinition de la notion de vérité à partir à la fois d'un système de valeurs et de croyances internes (et non données) et de l'expérience du quotidien qui les façonne et les actualise, puis (4) la possibilité d'une connaissance réelle du monde, malgré la « bride humaine », au travers des phénomènes de perception notamment. L'internalisme de la position revient alors

⁴ Par anticipation, nous préférons nous dissocier des réalismes présentés ici (y compris le réalisme incarné de la LC). Ainsi à *perception* (lat. *perceptio*, recevoir) nous adjoignons le terme plus neutre d'appréhension, voulant ne pas préjuger du caractère passif de la perception. Lakoff (1987, p. 267), centralement influencé par les études initiales de Rosch (1978), parle de monde perçu plutôt que de monde objectif. Tout porte à croire pourtant que le rapport perception/action est essentiel et nécessaire, entre autres, à l'identification de formes (Gapenne *et al*, 2005, Gapenne, 2007) et l'appréhension de l'espace (Philipona et O'Regan, 2005). La part « réaliste » des phénomènes perceptifs est alors bien trop minime pour que l'on garde l'appellation corrélée, et nous lui préférons l'adjectif *énactif*, plus prompt à rendre compte du caractère agissant de l'individu dans la constitution du sens (entre autres).

assez paradoxalement au caractère non idéaliste, vérifiable contre le monde, de nos concepts et catégorisations à partir de l'expérience quotidienne. La cognition revêt donc une dimension expérientielle novatrice, parce que non exclusivement ontologique. La perception est contrainte par les concepts (*conceptual scheme*), on parle de contamination conceptuelle (ibid., p. 54), mais ladite structure conceptuelle ne peut pas façonner en elle-même des objets non référés : Putnam veut ainsi éviter les possibles infinis du relativisme. Nous avons là une ontologie relative, fondée sur l'existence du monde, mais ajustée relativement à l'expérience conceptualisée.

Lakoff et Johnson, quoique s'imposant les contraintes du réalisme et de l'empirisme, identifient cette position à un objectivisme « affadi » et lui préfèrent la notion de réalisme expérientiel (ou incarné) développée à partir de l'ancrage corporel des métaphores en tant qu'elles seraient des processus cognitifs⁵.

1.2. Le substrat corporel de l'esprit

Pour justifier sa version du réalisme, Lakoff (1987, p. 260) pointe deux raisons qui invalident les formes, même amoindries, d'objectivisme. Celles-ci ne peuvent pas rendre compte des méthodes et processus « avérés » de la catégorisation humaine et ne constituent pas une alternative théorique fiable aux théories du sens existantes. Puisqu'il s'agit d'une forme de réalisme, Lakoff doit opérer une jonglerie difficile entre des traits ontologiques classiques et des traits expérientiels novateurs au risque parfois de compromis malhabiles. Ainsi veut-il préserver dans son modèle les caractéristiques du réalisme classique, tout en s'appuyant sur les résultats de la psychologie cognitive (qui révéleraient les opérations universelles de la catégorisation humaine) et en évitant comme Putnam les excès d'un relativisme incontrôlable. Il reconnaît alors (1) la validité d'un monde existant, distinct des individus, (2) l'incidence de la constitution de ce monde sur la structure conceptuelle, (3) le caractère interne et externe de la « vérité » (tangibile, perçue), à la fois construite par les sujets cognitifs et donnée par un monde objectif inaccessible dans son intégralité.

Where objectivism defines meaning independently of the nature and experience of thinking beings, experiential realism characterizes meaning in terms of *embodiment*, that is in terms of our collective biological capacities and our physical and social experiences as beings functioning in our environment. (Lakoff, 1987, p. 267)

Il faut donc d'une part définir un système complexe d'interrelations entre les concepts (structure) et d'autre part, reconnaître le caractère incarné de cette structure, ce par quoi il entend une expérience corporelle primaire, première en tout cas à la formation des concepts non physiques. C'est aussi à partir de cette double exigence que Lakoff proposera la théorie des modèles cognitifs idéalisés. A ce niveau pré-conceptuel apparaissent les schèmes-images qui modélisent les concepts, et par là même le sens (*container, path, link, force, balance, up-down, front-back, part-whole etc.*), mais il s'agit là d'un postulat difficile, car il n'est pas aisé de justifier d'une expérience récurrente, d'une habitude corporelle si primitive soit-elle, qui ne soit pas de nature

⁵ Lakoff et Johnson, 1980.

conceptuelle⁶. Se posent là les questions de la constitution des concepts et de la mémoire, absente remarquée des fondements de la LC. Si les schèmes-images ont été l'objet de multiples travaux, par le fait même de leur applicabilité sans limites (poétique ou politologie cognitive⁷), on oublie souvent de mentionner qu'au niveau pré-conceptuel se trouvent aussi les catégories de bas niveau (*basic-level categories*) qui, selon Lakoff, résultent de la convergence de notre perception tronquée, gestaltiste du monde, et de nos capacités de mouvement et de représentation (*rich mental images*). Personne à notre connaissance ne se sera posé la question de la différence qui sépare (en LC) le niveau pré-conceptuel, déjà cinématique malgré son caractère kinesthétique partiel⁸, du niveau conceptuel qui, lui, est plus ouvertement symbolique. Le lieu de la fixation de la connaissance primaire, corporelle, est différencié de celui de la connaissance abstraite selon une logique modulaire. Cette dernière est générée à partir de l'expérience corporelle (*image schematic knowledge*) et des catégories élémentaires (*basic-level*⁹) selon des principes de projection métaphorique (du physique vers l'abstrait). Les deux niveaux (kinesthésique et conceptuel) sont pourtant dits « cognitifs » (*knowledge*), en dépit de degrés de complexité très variables et du caractère originel (*source*) de la connaissance kinesthésique. Il n'en demeure pas moins que le niveau pré-conceptuel est constitué de catégories élémentaires qui hiérarchisent le savoir à constituer, et d'images kinesthésiques qui modélisent les connaissances à partir de routines abstraites de l'expérience quotidienne. On gardera toutefois en tête que la constitution des catégories élémentaires et le stockage des schèmes-images à un niveau antérieur aux concepts restent inexplicés et problématiques¹⁰. La formation des

⁶ Lakoff n'aborde pas cette problématique d'importance, en dépit (ou peut-être en raison) des répercussions épistémologiques qu'elle entraîneraient sur son modèle. En autres évidences, on pourra notifier les dispositifs de suppléance perceptive par retour tactile (Gapenne *et al*, 2005) permettant aux déficients visuels de percevoir des formes géométriques dans un espace clos informatisé. Au delà de son intérêt pratique, ce dispositif voudra montrer la nécessité de l'acte (de l'agir) dans la perception et, possiblement, son caractère non conceptuel (la contrainte physique de l'objet ou la « résistance » palliant la complexité d'un système de représentation).

⁷ Turner, 1991 ; Lakoff, 1996.

⁸ « Kinesthetic image schematic structure is a relatively simple structure that recurs in our everyday bodily experience » (Lakoff, 1987, p. 267).

⁹ Lakoff aura sans doute voulu importer le niveau de base (ou élémentaire) de l'ontologie Roschéenne, mais outre le nom de ce niveau de référence qu'il fait varier plus ou moins volontairement, il préjuge de sa nature, car Rosch pose un rapport symétrique des concepts au monde sans qu'il ne soit jamais question de la genèse ou de « l'avant » de la structure conceptuelle. Par ailleurs, le niveau de base est une saisie méthodologique, et les catégories qui en dépendent, leurs conséquences, ce que semble oublier Lakoff. Enfin, comment peut-on arriver à une pensée catégoriale sans concepts (pré-conceptuelle) dans un réalisme qui s'impose pour trait définitoire le brassage du monde objectif par la matière conceptuelle ?

¹⁰ Rakova (2002, p. 2) tranche inconsciemment sur la théorie originelle et localise les schémas-images et les catégories élémentaires dans la structure conceptuelle. On néglige, comme elle le remarque, la part réaliste de la théorie au profit d'un mentalisme massifié, mais l'on ne peut s'empêcher de remarquer à notre tour que sa relecture (ou correction) du réalisme incarné à partir du flou laissé par Lakoff met en exergue le caractère fondamental de ce blanc théorique.

catégories (même basiques et structurelles) et la constitution d'images (même primaires et kinesthésiques) impliquent déjà une forme de complexité dont il convient d'attribuer la cause et les processus constitutifs, car de leur nature conceptuelle ou non dépend le réalisme indirect et incarné que revendique Lakoff dans une veine très comparable à celle de Locke.

But as the mind is wholly passive in the reception of all its simple ideas, so it exerts several acts of its own, whereby out of its simple ideas, as the materials and foundations of the rest, the others are framed. (Locke, 1690[1997], p. 108)

Le rapport aux idées ou au « réel » (concepts ou monde) est donc indifférencié, si bien qu'il n'est plus nécessaire de se poser la question de leur différence : on s'intéresse exclusivement aux objets mentaux, emprunts *a minima* d'une structure kinesthésique découlant de l'interaction active (agissante, motrice) du corps et de l'environnement. Là où Locke s'attache à rendre compte du type de relations unissant les idées simples (qui s'approprient les réels)¹¹ aux idées complexes et substantives, Lakoff entend structurer les réseaux conceptuels au moyen des catégories primaires et des schèmes-images. Tous deux proposent en somme des modèles mentalistes de la relation individu/monde. Tous les travaux sur la métaphore dans le cadre de la LC portent tout naturellement sur le sens des projections métaphoriques (source physique, cible abstraite), sur les invariants conceptuels utilisés comme source ou comme cible (rapport réguliers ou figés entre kinesthèses et domaines abstraits) ou sur les combinaisons et restrictions touchant les domaines utilisés et les projections. Par exemple, TIME IS SPACE ou TIME IS MOTION (THROUGH SPACE) se manifestent dans la langue au travers d'énoncés tels que *We're approaching my favourite time of the year*, ou *Christmas is coming soon*, selon un axe univoque (unidirectionnalité de la projection), de manière régulière (*The relationship lasted a long time*, *The time for a decision has come* etc.), à partir d'une combinatoire plus primitive : l'expérience du temps (qui passe) et la notion de changement, dont un des aspects saillants est le mouvement (MOTION). Le résultat consiste en l'association conceptuelle et conséquemment sémantique et langagière, de TIME et MOTION. L'objet d'étude devient la matière conceptuelle et son organisation interne : on ne se pose plus la question du lien au réel, mais celle du psychologiquement réel, manifestement internaliste. La seule part réaliste et minimalement ontologique revient aux schèmes-images, seules entités autorisées à interagir directement avec un monde donné à voir. Enfin, l'acception floue¹² que donne Lakoff et Johnson à l'incarnation (*embodiment*) semble suggérer que le rapport envisagé avec l'environnement n'est que minimalement mimétique et par là même non véritablement interactionnel : on structure le sens à l'image d'une forme idéalisée (et conceptualisée) de corporéité. On est là bien loin des positions adoptées en sciences cognitives qui envisagent l'incarnation, soit comme déferente à des mécanismes neuronaux communs à la perception et à la cognition (Barsalou, 1999), soit comme des couplages de l'organisme et de l'environnement

¹¹ « Our simple ideas are all real, all agree to the reality of things ». (ibid., p. 297).

¹² « There are at least three levels to what we are calling the embodiment of concepts: the neural level, phenomenological conscious experience and the cognitive unconscious » (Lakoff et Johnson, 1999, p. 102). Comme le remarque Zlatev (2008, p. 12), il est surprenant qu'aucune définition plus précise d'*embodiment* ne soit donnée dans un ouvrage qui en fait son sous-titre (*The embodied mind and its challenge to western thought*).

(Varela *et al*, 1993). On peut alors se demander si le mentalisme exclusif de la LC n'en fait pas un modèle idéaliste dont la seule incarnation est « déjà » conceptuelle ; un modèle, aussi, qui se détache des positions connexes censées le fonder (*cognitive commitment*) : la LC reste une théorie de la représentation, quand nombres de disciplines des sciences de la cognition s'acheminent vers une conception non représentationnaliste de la cognition (Steiner, 2008).

2. Réalisme incarné (ou expérialisme) et sciences cognitives

Victorri (2000), au travers d'une classification des théories linguistiques contemporaines, remarque le difficile positionnement des sciences du langage au sein des sciences cognitives. Si la linguistique est essentielle à l'entreprise de la description de la cognition, c'est avant tout parce que le langage est central à ses mécanismes de traitement, comme à sa constitution. Toutefois, quoique définissant variablement son objet (la langue, les langues, le langage au travers des langues), la linguistique s'attache systématiquement à décrire et expliquer des phénomènes conséquents aux processus cognitifs qui permettent le produit langagier. Ainsi conviendrait-il mieux « d'interroger les théories de l'extérieur de la linguistique sur ce qu'elles ont à dire des questions qui intéressent les autres disciplines » (ibid., p. 1). La LC, toutefois, nous semble échapper (ou vouloir échapper) à l'incompréhension interdisciplinaire que provoque ce positionnement médian, d'abord par la reconnaissance même de ce double statut puis, plus important encore, par le développement d'une théorie de l'esprit corrélée à une théorie du sens par leur surimposition : l'esprit est incarné, les concepts kinesthésiques fondent le sens, le sens dicte l'architecture langagière, le langage révèle l'organisation internes des représentations mentales. Pourtant, on l'a vu, la LC rencontre deux problèmes de taille, eux-mêmes circulaires et interdépendants : le flou laissé autour des conditions de possibilité d'un « esprit incarné » nous pousse à conclure à un mentalisme, qui ne tient pas compte de l'éventuelle « réalité du monde » (ontologie). La position expérialiste de Lakoff et Johnson est en somme contraire à l'étiquette de réalisme incarné, sous l'égide de laquelle ils se placent pourtant. Plus généralement, les théories de la représentation sont fortement remises en cause par de nombreuses communautés des sciences cognitives, elles aussi expérialistes. Nous synthétisons ici quelques-unes de ces critiques, au regard de leur applicabilité au modèle de la LC.

2.1. Psychologie du développement

Les schèmes-images sont des images kinesthésiques, c'est-à-dire des représentations primaires d'expériences sensorielles et/ou motrices. Elles font sens des abstractions en les structurant, permettent ainsi leur conceptualisation, qui par là même s'en trouve filtrée ou orientée¹³. On parle alors de concepts abstraits, ce par quoi il faut

¹³ L'hypothèse de l'incarnation de l'esprit développée par Lakoff et Johnson voudrait, à la suite de Talmy, ne pas distinguer les percepts des concepts (ibid., p. 37) en unifiant ces deux étapes (*ception*). Cependant, « mental structures are meaningful by virtue of their connection to our bodies and *our embodied experience* » (ibid., p. 77) et « our experience is not separate from our conceptualization of the world » (ibid., p. 508) : comment l'expérience, nécessairement conceptuelle, peut-elle pré-structurer le monde perçu ?

entendre « non physiques », même si leur caractère physique (ou non) n'affecte pas leur nature (tout concept est « conceptuel » invariablement), et que la modélisation desdits concepts abstraits à partir des schèmes-images implique que tous les concepts soient au moins minimalement kinesthésiques, par projection ou relation d'héritage : si le domaine conceptuel complexe LOVE est structuré à partir du domaine kinesthésique CONTAINER¹⁴, alors tous deux possèdent les caractéristiques structurantes du schème-image (*in*, *out*, relativement à un espace tridimensionnel, un élément repère et un élément repéré). *John is in love [in trouble, in a crisis...]* présentent les traits structurant du schème-image auxquels s'ajoutent la complexités des représentations lexicales. Ces modélisateurs primaires et physiques, nous l'avons vu, émergent de l'expérience quotidienne des sujets cognitifs, mais c'est, semble-t-il, d'une physicalité externe qu'il s'agit, non d'un rapport à la corporéité.

From the beginning, we experience constant physical containment in our surroundings (those things that envelop us). We move in and out of rooms, clothes, vehicles, and numerous kinds of bounded spaces. We manipulate objects, placing them in containers (cups, boxes, cans, bags, etc.). In each of these cases there are repeatable spatial and temporal organizations. In other words, there are typical schemata for physical containment. (Johnson 1987, p. 21)

La LC s'expose alors à la validation des théories du développement¹⁵. Si l'on s'en tient à la définition de Johnson, l'acquisition d'un tel concept (*containment*) devrait être une étape tardive de l'apprentissage, qu'on décide qu'il soit moteur, conceptuel, ou les deux. Comment en effet comprendre et faire sens de l'expérience motrice sans être capable de déplacement ? Comment, par ailleurs, « se représenter » la permanence des objets et de la matière avant même de pouvoir en faire l'expérience tangible ? Les querelles entre nativistes et empiristes en psychologie font rage depuis la remise en cause des résultats de Piaget sur l'acquisition de la permanence des objets (Baillargeon, 1999 ; Cohen, 1995 ; Durand, 1999 ; Spelke, 1998), mais force est de constater que le poids de la motricité dans la construction du réel n'est jamais fondamentalement écarté, sauf à vouloir ériger une psychologie du développement qui ne tiendrait pas compte des particularités de la psychologie du nourrisson (Lecuyer, 2001, p. 61). Ainsi, même si l'on rapporte à 5 mois (et non 18 chez Piaget pour la maîtrise des déplacements invisibles), la possibilité d'une représentation mentale, à savoir la possibilité pour le nourrisson de penser l'existence de l'objet lorsqu'il est hors de son champ de perception, il reste deux enjeux de taille pour la LC : expliquer l'acquisition des images kinesthésiques sans la possibilité du tangible et dater précisément l'émergence de ces images qui structurent le sens, i.e. rendre compte de la précédece de la représentation

¹⁴ Une fois encore, l'ambiguïté laissée autour de la nature des schémas-images est lourde de conséquences, car l'expérience du contenant/contenu n'est pas particulièrement physique, ou physiquement fondée.

¹⁵ Il n'est pas dans notre intention de réduire à quelques résultats les travaux de la psychologie du développement. Il nous semble toutefois que la fourchette que nous établissons ici est minimalement représentative de l'état des recherches dans ce domaine.

(« images ») sur la permanence de l'objet. On est bien là face à un paradoxe théorique puisque le réalisme incarné voudrait de l'expérience sensorimotrice qu'elle constitue les concepts, d'abord primaires (physiques), puis abstraits (complexes). L'origine et l'émergence du concept restent alors inexpliquées.

L'expérialisme de la LC est, contre toute attente, un nativisme représentationnel, dont la motivation est d'autant plus incongrue que Haith, spécialiste des mécanismes élémentaires de la perception visuelle, montre qu'il peut y avoir 'anticipation des sujets sans recours à la représentation, et argue que le basculement des objets d'étude sensoriel et perceptuel aux procédés cognitifs dans l'histoire des idées, a permis des connections théoriques dangereuses entre les psychologies de l'adulte et du nourrisson, pourtant clairement différenciées autour de la question linguistique (Haith, 1998, p. 167). En somme, en repoussant de cette manière l'acquisition de la permanence de l'objet, il rend presque intenable la théorie des schèmes-images, aux penchants nativistes et représentationalistes¹⁶. Sans même aborder l'éventualité d'un système non représentationnel, la LC doit faire face à un double limitation théorique : si on accepte l'idée d'une représentation première à l'expérience du tangible, on revendique alors une forme de nativisme contraire au postulat expérial du réalisme incarné, et si l'on valide le postulat de la représentation comme procédé concomitant de la permanence de l'objet, on ne peut pas expliquer l'émergence des schèmes-images.

Pour rendre compte, enfin, du concept de CONTAINMENT, il est nécessaire de reconnaître la complexité de ce qu'il présuppose. Le sujet doit être capable d'images schématiques et posséder la capacité de se concevoir comme l'agent d'un rapport causal. Or, ces capacités sont nettement différenciées par leur degré de complexité et assez logiquement acquises à des stades différents du développement. Spelke *et al* (1995) soulignent que le rapport causal et la distinction agent/patient ne dépendent pas des mêmes processus cognitifs : le principe d'inférence causal qui repose sur l'impact énergétique d'un objet sur un autre lorsqu'ils entrent en contact (*billiard-ball model*) est acquis précocement (7 mois), quand le même rapport causal à partir d'un animé humain (sujet-agent) n'est compris qu'à partir de la reconnaissance et de l'assimilation d'un individu à un agent autonome capable d'intention. A l'inverse, dans l'échelle du temps, l'acquisition du sens prépositionnel est préalable à la compréhension des espaces tridimensionnels. *In/out* apparaissent dans la langue avant le figement de la capacité de projection vers un domaine cible variablement abstrait (*Grandma is in [her rockchair]* ; *The government is in [deep crisis]*). Piaget (1969[2000], p. 359) remarque en effet la difficulté du basculement de l'intelligence sensorimotrice à la pensée, ces activités intellectuelles servant des buts différenciés (l'adaptation pratique pour l'un, et la constitution des connaissances pour l'autre), quand l'apparition des premières prépositions spatiales dans la langue est généralement constatée autour de l'âge de deux ans (Morgenstern, 1997, p. 3).

Pour fonder la théorie expérialiste de la connaissance, et de ses structures motivées par des images kinesthésiques (*bodily-enacted*), il faudrait en définitive poser un innéisme structurel (sans contenu), qui permettrait au nourrisson d'inférer un ensemble de concepts élémentaires (les schèmes-images de Johnson par exemple)

¹⁶ Kosugi *et al* (2003) montrent aussi qu'il faut bien distinguer la permanence « acquise » et effective sur le plan de l'action (sortir un cache de l'objet ciblé) de la possible représentation (plus tardive) qu'a l'enfant de l'existence continue d'un objet, même s'il n'est plus dans son champ perceptif.

depuis la perception visuelle, c'est-à-dire sans qu'il y ait de rapport particulier à la sensorimotricité. Chaque sujet serait alors prédisposé à une forme de conversion de l'expérience perceptive au format de l'imagerie kinesthésique (Mandler, 1994, p. 65). Encore une fois, et tout particulièrement au travers de Mandler, ni le réalisme, ni l'expérientialisme du modèle Lakoff & Johnson ne peuvent être préservés en l'état.

2.2. Neurosciences

S'agissant de la structuration kinesthésique des concepts, Murphy (1996) souligne la circularité des arguments de Lakoff et Johnson (1980), qui restent immuablement ancrés dans le langage. A cette critique, Lakoff et Johnson (1999) répondront en apportant des éléments complémentaires, cette fois « neuronaux », tendant à souligner la validité de leur vision de l'incarnation.

An embodied structure is a neural structure that is actually part of, or makes use of, the sensorimotor system of our brains. [...] If concepts, as we believe, are embodied in this strong sense, the philosophical consequences are enormous. The locus of reason would be the same as the locus of perception and motor control. (Lakoff et Johnson, 1999, p. 20)

Ils valident ainsi la position de Mandler et s'inscrivent plus clairement dans une veine mentaliste : nous ne sommes plus dans un modèle réaliste et incarné par l'interaction (même minime et seconde) de l'individu et de son environnement, l'incarnation devient un corrélat neuronal. La théorie de l'assemblage (*conflation theory*) développée par C. Johnson (1999a) à laquelle Lakoff et Johnson font référence, vise d'ailleurs à établir des universaux d'associations métaphoriques fondés par des activations neuronales. Considérer la perception et l'action comme des motifs émergents qui se sélectionnent mutuellement n'est pas nouvelle, comme d'ailleurs revendiquer la bidirectionnalité du réseau neuronal entre ces deux motifs (Varela *et al*, 1993 p. 220), mais il ne faut pas perdre de vue que la position générale qui sous-tend cette incarnation des concepts suppose des précédences objectives, et par là même, un sens dicté par un point origine.

Outre le détail de la théorie de l'assemblage (que nous exposons toutefois infra), ce qui est défendu ici pose clairement l'antécédence des connexions neuronales sur le langage et la constitution des langues (ce qui peut paraître être une évidence temporelle et constitutive), mais elle veut ainsi proposer le caractère universellement partagé des dites connexions. Or, en procédant de la sorte, on ignore la caractéristique constitutive et modélisante du langage et des langues, et la multiplicité des activations neuronales. Le langage peut en effet constituer la source de ces activations de manière réflexive (activation neuronale → langage ; langage → activation neuronale → langage). La LC, en surimposant concepts et sens (cf. 3.), oublie la réversibilité du processus, quoiqu'elle réfère à l'hypothèse Sapir-Whorf comme un fondement efficient et entendu (Evans et Green, 2006, p. 95). Les activations neuronales peuvent certainement être considérées comme universelles, mais dès lors qu'il est un contenu, il faut en reconnaître la spécificité. Rakova (2002, p. 224) note que le finlandais n'exprime pas la connaissance (KNOW) par la perception visuelle (SEE), contrairement au français ou à l'anglais (*I see*

what you mean)¹⁷. On peut alors supposer, dans une tentative d'ouverture théorique, que les connexions neuronales sont universelles, mais que les spécificités des environnements linguistiques et sociaux amènent à des verbalisations différentes. La réponse de la LC est pourtant tout autre.

L'assemblage (ou compression) veut tout premièrement rendre compte de la polysémie lexicale dans une perspective développementaliste. Il se situe en amont de la théorie de la métaphore conceptuelle, puisqu'il s'attache à établir la compression, dans l'expérience, de deux domaines conceptuels. Comme souvent en LC, cette théorie est motivée par un principe d'économie : si deux domaines sont naturellement assemblés (sans recours à quelque projection métaphorique qu'elle soit), on soulage les ressources cognitives du sujet cognitif. KNOWING is SEEING, un type métaphorique récurrent identifié plus tôt par Lakoff et Johnson, serait le fait de l'association systématisée et unifiée de deux domaines d'expérience ; voir et sa validation ou son invalidation immédiate (*Let's see what is in the box*).

Ici encore, il semblerait que la théorie de la compression ne puisse pas répondre aux résultats (même disparates) de la psychologie du développement abordées plus tôt, et qu'elle ne soit valide qu'à considérer des sujets adultes, malgré son orientation développementale explicite. Même si l'on considère corrélés et indissociables deux domaines d'expérience (selon un processus d'association inné), il faut encore que le sujet puisse inférer de situations externes les structures qui lui serviront à organiser ses propres réseaux conceptuels. Quoiqu'il en soit, Johnson (et Lakoff & Johnson avec lui) postule deux phases dans le développement des sujets cognitifs : la phase de *compression* où sont opérées les associations entre domaines d'expérience (corrélés, simultanés, compressés), et la phase de *différentiation* durant laquelle sont scindés les domaines jusque là assemblés et indifférenciés. Cette double articulation expliquerait les associations régulières entre les domaines de l'émotion (expérience dite « subjective ») et de la motricité, puis conséquemment, au relatif figement lexical des lexies de type *big problem, a close friend, a warm smile*. La 'co'-incidence de l'émotion et de la chaleur dans l'expérience rendrait possible la compression des deux domaines et la régularité des associations lexicales, même après la phase de différenciation – on a là à faire à une inscription neuronale (et non plus corporelle) de l'esprit.

De plus, rendre compte d'associations conventionnelles, lexicales, après la phase de différenciation est logique ; il paraîtrait incohérent d'en postuler la possibilité dès la phase d'assemblage ou de compression. Pourtant, le recours inévitable au langage implique que le sujet comprenne la dualité du sens de *see* dans un énoncé tel que *Do you see what is in the box?* et conséquemment, qu'il différencie les domaines conceptuels en jeu dans la situation. Si le sens équivaut bien au concept et que l'on ne reconnaît pas la langue en dehors de la sphère individuelle du sujet cognitif (i.e. deux postulats essentiels de la LC), on ne peut pas justifier la double articulation compression/différenciation.

Enfin, comme Kosslyn (*in Houdé et al, 2003, XVII*), nous émettons quelques réserves vis-à-vis de l'apport empirique de l'imagerie cérébrale et la caractérisons, le suivant encore, de « néo-phrénologie » à partir des fonctions localisées de Gall développées au 19^{ème} siècle. Là n'est pas directement l'objet de notre travail, mais le

¹⁷ On remarquera que Langacker dit prudemment de son modèle qu'il est anthropocentrique (*language-specific*), et s'éloigne de la voie suggérée ici (Langacker, 1987a, p. 2).

tournant neuronal de Lakoff et Johnson nous pousse à accepter temporairement ce postulat et à vérifier leur propos dans ces paradigmes contestées.

Les expériences d'ordres subjectif et sensorimoteur font l'objet d'une fusion, d'un assemblage, permettant le figement des connexions neuronales qui les alimentent. De cette manière, les réseaux neuronaux des deux domaines sont systématiquement co-activés. C'est ainsi, par exemple, qu'il serait naturel de penser la difficulté en termes de grosseur (*big problem*). Toutefois, si l'expérience subjective (émotionnelle, affective) est d'ores et déjà présente dans l'expérience sensorimotrice, il y a lieu de s'interroger sur la nécessité des projections métaphoriques.

If conceptualizing quantity as verticality (THE MORE IS UP conceptual metaphor) is a permanent connection established early in development, it follows that quantity qua verticality is the only concept available to us for mental operations with quantities. Thus, although one may choose to call it metaphorical, being necessary, it is not metaphorical in any useful sense. (Rakova, 2002, p. 227).

Lakoff et Johnson reconnaissent les concepts littéraux de l'expérience subjective (*These colors are similar* est littéral, *These colors are very close* est métaphorique ; de même *He achieved his purpose* diffère de *He got what he wanted most*), mais ils mettent en avant leur caractère désincarné (*impoverished, skeletal*) et l'impossibilité conséquente pour le sujet cognitif d'inférer ou abstraire des propriétés structurelles de ces expériences (Lakoff et Johnson, 1999, p. 59). Il s'agit pour eux de corrélérer l'expérience subjective et l'expérience motrice à partir de l'activation systématique de leurs réseaux neuronaux. Bush *et al.* (2000, p. 218) montre cependant que le siège de l'affection se situe dans le système limbique¹⁸, système qui joue un rôle fonctionnel précis, bien différent de celui souhaité par Lakoff et Johnson. Bush *et al.* jaugent ce rôle fonctionnel à partir de l'activité du cortex antérieur (ACC), visible par imagerie cérébrale, au travers de diverses tâches de décompte. Le postulat de la région d'activation commune est donc à proscrire, et reste pour seule possibilité explicative le liage coordonné (mais difficilement démontrable) de deux réseaux neuronaux distincts¹⁹. Lakoff et Johnson n'en apportent pas d'évidence et la précaution paragonique de Langacker apparaît encore une fois comme une limitation nécessaire.

Linguistic entities generally pertain to higher levels of cognitive organization: the functional and phenomenological characterization of mental experience is therefore more directly relevant to linguistic analysis than descriptions that refer to the firing of specific neurons. (Langacker, 1987a, p. 99).

L'empiricité de la langue par l'observation de ses structures reste la force majeure de la LC. La corrélation neuronale que Lakoff et Johnson postulent est

¹⁸ Plus précisément, dans le cortex antérieur, qui serait le lieu de la détection, et de la correction mentale. Cette partie du cortex serait aussi l'instrument principal de la régulation de l'attention et de l'émotion (ibid.). Encore une fois, le recours aux neurosciences, et en particulier à ce type d'imagerie localisatrice, a pour seul but la démonstration des faiblesses argumentatives de Lakoff et Johnson.

¹⁹ Il s'agit ici d'une conclusion provisoire, compte tenu des contingences du modèle discuté.

spéculative, si bien qu'il faille, semble-t-il encore, distinguer la langue et ses spécificités des processus cognitifs qui les sous-tendent.

2.4 Universalité et anthropologie

Grande est la tentation de chercher dans les autres langues, une extension de ce que l'on a préalablement établi, à la manière d'un simple exercice de vérification. (...) La nouvelle langue abordée n'est plus traitée comme une surface éclairante, qui apporte sa propre lumière, mais simplement comme une surface réfléchissante, qui renvoie, avec plus ou moins d'éclat, ce que l'on a initialement projeté sur elle. (Lapaire, 1997, p. 204).

Nous l'avons vu, les universaux de procédés (s'il en est) doivent être différenciés des contenus²⁰. Fidèlement au principe de relativité de Whorf, il serait donc possible de montrer la détermination des concepts relativement à des principes culturels propres (la langue), selon une forme contrôlée de relativisme. Toutefois, il nous faut souligner une tension entre l'universalité des images kinesthésiques (motivées par des connexions neuronales spécifiques) et le relativisme culturel admis dans la théorisation de Lakoff et Johnson. D'une part, les métaphores primaires, et/ou les schèmes-images, sont caractérisés par leur force expressive : ils font sens immédiatement par leur dimension corporelle, ce qui les rend intelligibles universellement puisqu'il n'y a pas de recours à quelque autre forme de conceptualisation qu'elle soit (*directly meaningful concepts*)²¹. Il est donc possible, pour chaque culture, de montrer la particularité des systèmes conceptuels constitués, et la conséquente particularité grammaticale qui caractérise les langues corrélées à ces systèmes.

L'ordonnancement spatial, dans les langues cora (groupe uto-aztèque du nord-est du Mexique) et mixtèque (oto-mangue des peuples mésoaméricains), s'opposent par exemple à celui de l'anglais. Les cora tirent leurs items grammaticaux (ou grammèmes) spatiaux de l'organisation typique de la colline et non de postures corporelles dans un environnement tridimensionnel (*He is located head hill*, pour *He is on top of the hill*). Les mixtèques, quant à eux, expriment les relations spatiales par des extensions métaphoriques à partir de zones corporelles (*He is on the roof of the house* ; *He is animal-back house*). L'anglais, lui, possède un système prépositionnel riche et ne recourt pas métaphoriquement aux parties du corps pour structurer dans la langue l'expression de la spatialité²².

²⁰ En 1987, Lakoff reconnaissait cette distinction. Tous sujets cognitifs partagent une capacité de conceptualisation indépendamment des différences qui peuvent affecter les systèmes conceptuels de chacun (Lakoff, 1987, p. 311). La position expérialiste de 1999 marque un tournant 'désincarné' et universalisant.

²¹ On serait ici tentés de dire « sans recours, quel qu'il soit, à une forme de conceptualisation », mais nous avons montré que les schémas-images étaient nécessairement « déjà » conceptuels.

²² Philips (*in Lapaire et al*, 2008, p. 69) souligne toutefois l'origine corporelle de certains grammèmes spatiaux, à partir de l'étude de PIE **ped* de l'indo-européen. Pour ce faire, il fait appel à un processus de *bleaching*, voulant expliquer la désémantisation (en fait la désincarnation) de ces items grammaticaux, selon le modèle bien connu de la subduction guillaumienne. Il fait aussi de ces résultats linguistiques un

One way in which languages differ is that, while some have mainly body-centered relations like *in front of*, others have mainly externally-based relations, like *to the north of*. (Lakoff et Johnson, 1999, p. 35).

Lakoff et Johnson reconnaissent donc la relativité culturelle qui caractérise les langues *in fine*, mais l'insèrent dans un système figé qui exige que les images 'pré'-conceptuelles soient kinesthésiques et, à ce titre, universellement partagées. Si l'environnement conditionne les langues, il n'en est pas de même pour la perception « interne » du corps et la compréhension des images qu'elles sont censées générer. Les schèmes-images devraient être les mêmes au travers des cultures si l'on veut de ces images qu'elles soient signifiantes sans rapport complexe à une forme de conceptualisation, mais le syncrétisme des langues nous montre que ce n'est pas le cas. Le même constat peut être fait de la discussion objectivisante que Lakoff et Johnson proposent des couleurs.

Our experience of color is created by a combination of four factors: wave-length of reflected light, lighting conditions, and two aspects of our bodies: (1) the three kinds of color cones in our retinas and (2) the complex neural circuitry connected to those cones. (ibid., p. 23).

Certes, les concepts de couleurs ne sont pas le fait de couleurs ontologiques situées dans le monde, mais ils en sont le reflet filtré par l'incarnation du sens. Nulle place n'est laissée à leur possible construction, et il est envisageable en conséquence de postuler leur universalité, car les variations de lumière (externes) comme les rétines des sujets cognitifs (internes) sont inéluctablement les mêmes. Lakoff & Johnson disent plus loin « color is a function of the world and our biology interacting [...], a form of interactionism that is neither purely objective nor purely subjective » (ibid., p. 25). Le monde existe « en lui-même », puisqu'il a des caractéristiques spécifiques. Ces caractéristiques sont traitées passivement par le système visuel et transmises pour conversion neuronale. Les systèmes neuronaux sont ainsi activés et font sens subjectivement des données objectives, à partir de schèmes-images (l'étape de la conceptualisation). Si l'universalité du procédé est admise, alors il devrait exister au moins des constantes de couleur (non culturellement déterminées). Guédou et Coninckx (1986) notent cependant que la culture *fon* (population de l'actuelle république du Bénin) ne possède pas de couleur « en soi », mais des expériences de couleur en étroite relation avec les individus, c'est à dire leur statut socioculturel, les circonstances et les lieux de leurs expériences.

modèle d'organisation des connaissances qui permettrait la projection du monde intra-somatique sur le milieu extra-somatique (ibid., p.84). On pourra alors s'interroger sur cette démarche explicative, qui passe sous silence les procédés de basculement d'états de la langue (indo-européen et anglais contemporain) aux processus et systèmes d'organisation des connaissances. Lakoff et Johnson sont à cet égard plus précautionneux, mais comme Philips, ils noient la possible pertinence de leur propos dans « l'esprit » du sujet cognitif.

Toute dénomination de couleur est un essai de partage ethnolinguistique de ses expériences avec autrui. C'est cela que dénote d'ailleurs l'absence de termes spécifiques dénotant le sème de couleur. Il n'existerait donc que des expériences de couleurs portant sur tel ou tel objet. (ibid., p. 78)

Les couleurs, dans cette culture, s'expriment au travers d'une conception de la couleur attachée à des pratiques (la teinture, la matière), qui ne sont en rien comparables à nos systèmes naturalistes de catégories chromiques²³. Il est alors possible de penser (comme dans la *theory theory*) que nos catégories de couleur découlent d'une conception culturelle dont l'aspiration est naturalisante. Dubois (1997) considère même ce point de vue comme une théorie opératoire, explicative de diverses dérives scientifiques.

La non-prise en compte du caractère non universellement partagé de notre conception de la couleur comme réalité abstraite ayant conduit à des spéculations en physique sur sa nature, en biologie sur la manière dont nous percevons, en chimie sur la possibilité de reproduire, en esthétique ou en anthropologie comme usage de symbolique sociale, conduit à faire l'impasse sur la réalité de ce phénomène comme objet cognitif universel. (ibid., p. 22)

Ce que dénonce Dubois est la confusion récurrente entre les processus de connaissance et l'appréhension d'un savoir partagé, situé dans la culture, qui aboutit à la construction tronquée ou fautive de systèmes de références (des artefacts) à partir desquels on construit des gradients pour rendre compte d'une multiplicité imposée par le fait même de cette artefactualité. La langue, en cela, nous renseigne, non pas tant sur les procédés mentaux de catégorisation que sur le sens déterminé culturellement, puis ajusté, réajusté et co-construit en situation. Les structures sémantiques graduées (prototypie) contournent la difficulté culturelle en figeant le sens dans l'esprit du sujet cognitif. De cet amalgame entre les dimensions sociale et cognitive émerge, en linguistique, les débats autour de la question de l'invariant.

Le recours trop systématique à la valeur centrale aboutit à un nivellement des effets de sens, qui ignore l'échelle de typicalité des emplois et relègue les questions de fréquence statistique au rang de l'accessoire. S'il est effectivement erroné de croire que les notions d'incomplétude et de durée rendent compte (...) de tous les emplois de *be-ing*, il est tout aussi contestable de nier l'évidence, à savoir que quantité d'utilisations de *be-ing* sont liées (...) à des contraintes sémantiques aspectuelles. Ces dernières ne peuvent être totalement évacuées simplement parce qu'elles ne sont pas actives dans 100% des cas ». (Lapaire, 1997, p. 203).

²³ Sacks et Wasserman (1987) soulignent la prégnance des couleurs dans diverses modalités du vécu, et l'incidence d'une variation dans ce couplage structurel : un sujet devenu achromatique (perte de la perception des couleurs) se construira une expérience fondamentalement différente (du fait d'une perception visuelle en bichromie) ; cela affectant son appréhension des tonalités (ouïe), des saveurs (goût), mais aussi la nature de ses jugements des expériences ordinaires (sauté et fausseté des surfaces).

Ce constat holistique lucide, émis depuis l'intérieur de la discipline, rappelle l'importance de la langue, de l'usage (et de ses fréquences), du contexte d'emploi, et repose les questions de la construction du sens et de l'intercompréhension. Il invalide aussi la possibilité d'une réponse mentaliste et individualiste telle qu'elle est développée dans la LC : du corps n'émerge pas l'ajustement sémantique constant, dynamique, qui lie les sujets en situation. La typicalité graduée de la sémantique du prototype, en particulier, pallie les vides explicatifs qu'appellent les particularismes sémantiques émergeant de l'interpersonnalité, en décontextualisant les membres des classes lexicales (cf. chap. 3). Ajouter à la dimension verticale (rapport corps/esprit), l'interaction et ses variables, centrales aux pratiques langagières, permettrait à la LC de sortir du figisme de l'incarnation de l'esprit et de reconnaître des facteurs constitutifs culturels (la langue hors du sujet), et situationnels (le sens hors du concept).